

I

MONSIEUR HENRI DANJOU, PARIS.

Au reçu de votre lettre, mon cher enfant, le vieux Tim a flambé de joie comme un feu de la Saint-Jean. Oui, si ce que vous dites est vrai, si sérieusement vous voulez en finir avec Madeleine Ogé, vite, votre malle, et arrivez-moi; j'ai ce qu'il vous faut. Non pas ici, dans les pins de Montmajour. Pour l'expérience que vous tentez, l'endroit n'est pas assez sauvage; je reçois des revues, des journaux où vous trouveriez le nom de votre diva et le détail de ses prouesses, sans compter qu'elle adore le Midi et serait bien capable, vous devinant à Montmajour, de venir jouer Madame Camargo ou la Périchole au théâtre d'Arles, comme il y a dix ans. De Montmajour, quand le ciel est clair, nous entendons chanter les filles d'Arles. La voix de Madeleine vous arriverait encore plus sûrement, mon pauvre Franciot¹, et vous seriez rebouclé tout de suite. Aussi, le refuge que je vous offre est-il un coin bien autrement perdu et loin de tout, où les périodiques n'arrivent pas, où il n'y a pas de vitrine pour les photographies des jolies actrices, et dont voici le très exact itinéraire :

Arrivé en Arles par le train de Paris, le train de nuit, vous gagnez le quai du Rhône, seul vivant à cette heure matinale. Le bateau à vapeur qui fait le service de la Camargue chauffe au bas des marches. Six heures, on embarque. Avec la triple vitesse du courant, de l'hélice et du mistral, se déroulent les deux rivages. A gauche, la Crau, une plaine aride, pétrée; en face, la Camargue prolongeant jusqu'à la mer son immense delta de moissons, d'herbe courte et de marécages. De temps en temps, sur bâbord ou tribord, vers Empire ou vers Royaume, pour parler comme nos mariniers du Rhône, le bateau s'arrête à quelque ponton, débarque des tâcherons chargés d'outils, des filles de journée, le panier au bras, sous leurs longues mantes brunes. A la quatrième ou cinquième escale en rive de Camargue, quand vous entendrez appeler le mas de Giraud, descendez.

Devant la vieille ferme provençale des marquis de Barbentane, avec son large banc de pierre et son auvent de cannes sèches, la carriole de Charlon vous attendra. Vous vous rappelez Charlon, le fils aîné de Mitifio, notre vieux garde de Montmajour, qui vous a mis en main votre première carabine? Aujourd'hui, Mitifio, rongé de rhumatismes comme son maître, ne peut plus entrer dans ses houseaux sans d'horribles grimaces; et c'est à son fils que j'ai

confié la garde de ces giboyeux étangs de Camargue, dont je vous ai souvent parlé. Charlon, prévenu de votre arrivée, doit vous conduire à la Cabane, notre rendez-vous de chasse, et vous installer. Logé à deux ou trois cents mètres de vous, il sera jour et nuit à vos ordres et fournira votre table de gibier et de poisson, que la belle Naïs vous cuisinera à la camarguaise.

Cette Naïs, devenue la femme de Charlon, vous l'avez fait danser à votre dernier voyage à Montmajour, il y a cinq ou six ans : c'est la fille d'un de nos ménagers en terre de Crau, et je me souviens de vos cris d'admiration, un dimanche de ferrade, de course de taureaux, en la voyant arriver à cheval dans le rond, les fers au poing, ses beaux cheveux roux tordus sous sa petite coiffe d'Arles. Vous serez sans doute bien aise de la revoir. A part le ménage Charlon, pas un voisin, pas une âme; il y a bien un gardien de chevaux, logé vers l'étang du Vaccarès, mais le Vaccarès est à une bonne lieue de la Cabane, et d'ailleurs, chez ce gardien, pas plus que près de Naïs et de Charlon, vous n'entendrez jamais prononcer le nom de Madeleine, personne ne vous parlera d'elle, rien ne vous rappellera son image. Moi-même, je n'irai vous voir que si vous me faites signe; il faut que l'expérimentation soit complète.

Entre nous, mon cher petit, je n'ai qu'une demi-confiance dans ce traitement par la solitude et l'oubli. N'est-ce pas au désert que Jésus fut le plus violemment tenté et tourmenté? Aussi, munissez-vous, même là-bas, de vouloir et de fermeté; et si vous sentez venir le péril, faites comme les boeufs en Camargue, les jours d'ouragan. Ils se serrent entre eux, toutes les têtes baissées et tournées du côté de la bise. Nos bergers provençaux appellent cette manoeuvre : vira la bano au gisclo, tourner la corne au gicle, à l'embrun. Je vous la recommande, la manoeuvre.